

Petites méditations sur la tombe de Baudelaire

Marc Chabot

Numéro 59, hiver 1994

Écrivains - Paroliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1994). Petites méditations sur la tombe de Baudelaire. *Moebius*, (59), 65–69.

PETITES MÉDITATIONS SUR LA TOMBE DE BAUDELAIRE

Marc Chabot

Il fait gris. Le gris de Paris en hiver. Cette couleur unique que nous n'avons pas au Québec. Le gris de la mélancolie. Le gris de l'âme triste.

Il fait froid. Un froid que je ne connais pas non plus. L'hiver sans neige. Le soleil qui se lève vers huit heures quarante-cinq. Comme si le jour ne voulait pas être le jour. Désolation. Je vois des trains qui partent pour l'enfer. J'imagine la guerre en Europe. La laideur des hommes lorsqu'ils savent, en se levant, qu'ils n'inventeront rien. Les mots inutiles à l'intérieur des cerveaux.

Le gris est gris et il fait sa journée contre nous. On va. On ne sait pas où. Paris est là. Il n'y a qu'un semblant de jour. Il faut se dire que c'est le jour, mais rien ne le prouve.

Rien. Un peu plus et je m'ennuie des matins sous la neige. Un peu plus et je cherche dans mon sac l'horaire des avions pour l'Amérique.

Je sais bien que l'Europe c'est autre chose. Je sais bien que c'est moi qui suis traversé par le gris de la ville. Que Paris, dans une heure peut-être, connaîtra sa première percée de soleil. Il y aura des bleus, des rouges et les idées me reviendront. Enfin. Tout est comme une chanson triste.

Il y a encore quelques gouttes de café dans ma tasse. Encore un espoir dans ma tête. Je peux continuer de vivre. Je peux affronter le jour noir et retrouver la grâce.

Je suis venu ici pour faire le vide. Je m'aperçois que c'est difficile d'y arriver. Mais le matin n'arrive pas à se lever et tout est là. Tout tient dans ce refus du soleil, dans cette pluie fine dans les cheveux, cette pluie fine qui s'installe partout sur la peau et qui semble avoir le pouvoir de nous pénétrer jusqu'à l'os.

Je vais me contenter de marcher. Me contenter d'errer. Je suis tout près du cimetière du Montparnasse. Visiter les morts. S'approcher des morts. Retrouver le silence des cimetières. Qu'est-ce donc qu'un cimetière? Les restes de la ville. Les restes des vivants d'avant.

Jusqu'au bout de la rue. Une porte. Une petite porte qui ouvre sur les morts. J'entre. La mélancolie viendra bien me protéger de la souffrance de la ville. C'est bien cela la mélancolie, un écran entre le monde et moi. Quelque chose du monde qui ne passe plus. Une manière de se concentrer sur l'essentiel.

Ignorer les vivants pour vivre autrement. L'idée n'est pas claire dans ma tête, mais il y en a une qui s'agite.

M'y voilà.

Entre les morts. Sachant que la vie s'y tient aussi. Le cimetière du Montparnasse. Des milliers de morts que je ne connais pas. Des noms longs comme le bras. Lui, maçon, l'autre, policier. Elle, ménagère, épouse, institutrice. Je pense à cette phrase de l'écrivain Bourbon-Busset qui va encore se promener dans son futur cimetière et qui écrit à sa femme déjà morte : «Aujourd'hui je suis allé sur notre tombe».

Je cherche une tombe particulière. Deux. Celle de Baudelaire et celle de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Je sais qu'elles sont ici. Quelque part. J'y suis déjà venu. Je me colle au mur. Je sais que Baudelaire est par là. Sa tombe est face à un mur. Éviter le centre du cimetière pour ne pas m'y perdre. Suivre les murs.

Sylvie et Francine me font confiance. Je n'ai pas la mémoire des noms de rues, pas plus que celle du nom des allées de cimetière. Mais je me rappelle être venu ici en 1987. Je marche d'instinct. Je marche pour dire bonjour à mes morts de Montparnasse.

D'ici, Paris fait moins de bruit. D'ici, on entend moins la tourmente urbaine. Le silence revient. La vie est ici, dans cette allée. Avec les morts. J'aurais dû relire le *Baudelaire* de Sartre. Savait-il que leurs tombes seraient aussi près l'une de l'autre? C'est sans importance pour notre monde. Mais qui dicte l'importance des choses et des êtres? Qui se glisse entre eux et moi pour décider de l'importance des choses? Maudite autorité.

Les cimetières sont des déserts. Le seul moyen d'entrer en communication avec soi. Des mots qui nous échappent. Des mots qui nous viennent d'on ne sait où. La solitude n'existe pas dans un cimetière. Ici, le torrent de mots des médias n'est plus. Il faut imaginer ce qui se passe dans la terre. Entrer dans les profondeurs du jour et de la nuit.

Nous nous approchons de la tombe de Baudelaire. Partout, autour, des saletés. Partout la désolation. Des bouts de branches, des fleurs tombées, de la terre mouillée sur le marbre. Un cahier plein de pluie sur la pierre, laissé là par on ne sait qui. Un cahier plastifié. Le vent a tout renversé. Pendant que Sylvie nettoie la tombe, j'ouvre le cahier. Francine se penche pour regarder. Des gens sont venus ici pour écrire quelques mots au poète. Quelqu'un a écrit : «Merci, je t'aime». Il y a aussi un long texte en italien. Un autre en chinois. Des écritures absolument illisibles.

*Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres...*

Mais les humains ont la mémoire creuse. Ils ne peuvent pas conserver en eux les restes des anciens. Ou alors une phrase, une idée, un tout petit souvenir. Ils ont peur, les humains, ils cherchent à oublier le passé, ils ferment les yeux sur l'avenir. Ils s'installent dans l'inutile présent, croyant ainsi se mettre à l'abri de la fin. S'offrant l'illusion des recommencements. Comme les chansons sont faites pour aller mourir dans l'âme des passants.

Les cimetières reposent. Les cimetières tiennent prisonnière la mémoire des humains. Mais là, dans le vent glacial de l'hiver, il y a encore et toujours la misère. La même.

L'éternelle misère. Celle des pauvres et celle de Baudelaire. Et la douleur aussi. Celle du poète. Il s'en occupait comme on s'occupe des êtres malades. Baudelaire qui maintenant n'a probablement même plus un squelette. Une poussière d'homme qui se mêle à la poussière de sa mère et du Monsieur Aupick qu'il détestait.

Et sur la terre, juste au-dessus de lui, nous nous activons, mettant de l'ordre, nettoyant le marbre. N'ayant même pas quelques fleurs pour décorer sa tombe. Je me penche pour ramasser un stylo. J'enlève le capuchon pour vérifier s'il peut encore écrire. Oui. Alors je le place tout près du cahier. Si je m'écoutais, je construirais une cache pour le cahier et le stylo. Mettre la mémoire des autres à l'abri du vent et de la pluie. Lieu secret comme nos idées. Ferré qui chante dans ma tête «La servante au grand cœur».

J'aimerais, par un soir d'été, venir dormir ici. Le marbre de Baudelaire me servant de couche. Toute une nuit avec les chats des cimetières, toute une nuit avec les bêtes, parce qu'au dehors les hommes sont encore plus bêtes.

Mais cette mémoire creuse qui est la nôtre, cette mémoire trouée des hommes, peut-elle seulement quelque chose pour l'insignifiance de l'histoire? Ainsi donc, je ne sais plus. Ainsi donc, une simple chanson pour mieux me souvenir du poète.

Il est bien difficile de vaincre la tristesse du jour. Le gris de l'heure présente. C'est soi aujourd'hui qu'il faut vaincre et, comme les autres, je me ménage. Le spleen. La mélancolie. L'impression de solitude. Le cimetière n'y change rien. Ailleurs, il y a pire encore. Ici au moins le monde est fini. La souffrance achevée. Les larmes sont coulées. Cette terre humide sous mes pieds, c'est de l'eau de pluie. Rien à voir avec les pleurs humains.

Baudelaire est abandonné. Sa tombe est sale. Il ne mérite rien. Nous nous affairons autour parce que nous avons conscience qu'il mérite mieux. Nous sommes si peu. Dans cette Europe souffrante, dans cette Europe qui se dit nouvelle, dans cette France neuve, qui a besoin d'un poète?

On ne recommence pas le monde avec un poème. On recommence parfois sa vie, mais pas le monde. Tout au plus

son monde. L'immortalité est une chose de l'esprit. Ce qui demeure vivant, ce sont les mots.

La musique souvent me prend comme une mer!

Baudelaire n'est plus. Il n'y aura pas cinq personnes qui viendront visiter sa tombe aujourd'hui. Le poète dort au cœur de la ville qui grouille. Quelque part dans Paris, il y a peut-être un professeur qui ouvre *Les fleurs du mal* et tente d'en faire entendre la musique à des jeunes qui viennent de retirer leur walkman par obligation.

Lire est (...) la singulière jouissance de l'impossible.

Lire un autre poète. Jacques Sojcher. Traquenard culturel. Trop de voix s'entrecroisent. La culture des cimetières ne s'enseigne pas. Le silence est de rigueur. Tant de mots dans nos têtes fragiles. «Jouir de l'impossible» au lieu de s'amuser avec le futile. «Jouir de l'impossible». Tu n'entends rien, poète de l'âme criante du monde. Tu n'entends rien, poète des cris d'aujourd'hui.

Nos mots sont des chansons lentes qui fendent l'âme de la douceur. Nos mots sont des chansons tristes qui se cachent dans nos têtes.

Nous repartons errer dans la ville. Nous essaierons d'être meilleurs. Nous ne promettons rien, mais nous tenterons de nous approcher de la vie. Nous écouterons la ville. Nous écouterons les chansons des hommes et des femmes.

Nous quittons ta tombe, poète. Nous avons laissé là, bien en ordre, un cahier plastifié et deux stylos. Pour les autres. La culture n'est rien d'autre que ce geste impossible vers les autres.